



© Alain Bergeron et Laurine Spehner. *Autopsie d'une série culte: The X-Files.*

**Titre original:** Home

**Titre de la version française:** La meute

**Date de la première diffusion aux États-unis:** 11 octobre 1996

**Scénario:** Glen Morgan et James Wong

**Réalisation:** Kim Manners

**Distribution:**

Agent Fox Mulder: David Duchovny

Agent Dana Scully: Gillian Anderson

Shérif Andy Taylor: Tucker Smallwood

Adjoint Barney Paster: Sebastian Spence

Barbara Taylor: Judith Maxie

Madame Peacock: Karin Konoval

George Raymond Peacock: Chris Nelson Norris

Edmund Creighton Peacock: John Trottier

Sherman Nathaniel Peacock: Adrian Hughes

Les enfants: Lachlan Murdoch, Neil Denis, Cory Fry, Douglas Smith

---

**L'épisode en bref**

Sans conteste l'un des épisodes les plus controversés de la série, **Home** marque le retour en force du tandem Morgan et Wong tout en donnant le véritable coup d'envoi de la quatrième saison. Les péripéties grotesques des trois frères Peacock et de leur mère dégénérée ne sont pas destinées aux yeux impressionnables. Au milieu des giclées de sang, des étalages de monstruosité et des déchaînements de brutalité primitive, quelques pointes d'humour noir fournissent des baisses de tension salutaires. Ce n'est pas tous les jours, par exemple, qu'on peut voir Mulder et Scully s'acharner à faire sortir de leur enclos des dizaines de cochons. Ou échanger sur l'instinct de procréation et l'importance de la famille...

---

-1-

Un orage gronde sur le petit patelin de Home en Pennsylvanie. Une bicoque de bois, vieille et massive, se dresse au milieu d'un terrain sale et négligé. Elle est sombre, sinistre et passerait facilement pour une maison hantée. D'ailleurs, des hurlements s'en échappent. À la lueur des éclairs — car il n'y a pas d'électricité —, une femme est en train d'accoucher sur la table de la cuisine. Autour d'elle, ses trois fils adultes, visiblement difformes, tentent maladroitement de l'aider en utilisant des outils rouillés baignant dans une bassine sale, la même qui sert à recueillir l'eau qui coule du plafond. Les hurlements se poursuivent de plus belle jusqu'à ce que le bébé naisse enfin. Un des fils coupe le cordon ombilical avec une longue paire de ciseaux.

Les trois gaillards sortent de la maison, sous la pluie, en emportant le bébé vagissant. Ils se dirigent vers un champ tout près de leur résidence. L'un d'entre eux, celui qui a les cheveux longs, se met à creuser un trou dans le sol boueux pendant que son frère, un blond, tient le bébé en le tapotant gentiment pour qu'il se calme. L'aîné qui est chauve se tient à distance en essayant de contenir son chagrin. Mais le voilà bientôt qui pleure bruyamment. Le blond cherche à le consoler en lui mettant la main sur l'épaule. Le trou est enfin prêt. On y dépose le bébé encore en vie et on referme l'ouverture avec force coups de pelle pour tasser la terre.

-2-

Le matin venu, il fait un soleil radieux. Dans le champ où a été enterré le bébé, des gamins jouent au baseball. Ils s'efforcent de rester dans une zone où il y a moins de boue, comme l'a exigé l'un des joueurs. Quand le batteur envoie la balle au-delà d'une clôture, un des garçons s'élance pour aller la récupérer, mais s'arrête à la frontière barbelée qui délimite la propriété privée d'à côté. Il regarde la résidence délabrée avec appréhension et n'ose s'avancer plus loin. «C'est la maison des Peacock, je peux rien faire!», dit-il. Les autres joueurs se regardent en silence. Il est hors de question de se risquer par là. Un des gamins se souvient qu'il a une autre balle. Il la sort de son sac et le jeu reprend.

Le batteur ramasse un peu de terre près du marbre et s'en frotte les mains. Il se place en position, ses pieds labourant le sol pour assurer une meilleure prise. Un liquide rouge se met alors à suinter vers la surface et tache ses espa-

drilles. Le batteur recule, horrifié. Le receveur accroupi tout près constate qu'une petite main émerge du trou sanglant. Lui aussi recule, ignorant la balle qu'on vient de lancer dans sa direction.

-3-

Bien plus tard, la même balle est ramassée par Fox Mulder. Il la frotte, la renifle, la triture et effectue des mouvements de lancer. Scully, elle, s'affaire à mesurer le trou d'où a été extrait le corps du bébé et prend des notes. Même si l'attention de Mulder paraît centrée sur la balle, celui-ci n'a pas manqué de remarquer la présence des trois frères Peacock qui sont sortis sur le perron de leur maison, attirés par le déploiement policier dans le champ. Scully fait part à son collègue de ses spéculations concernant la pelle utilisée, le fait que son utilisateur devait être gaucher et que des traces de pas adultes devront être moulées pour être examinées. Tout absorbé par ses mouvements et ses jeux imaginaires, Mulder ne lui prête aucune attention. «Et moi, je vais quitter le FBI pour devenir porte-parole d'un club de sport», annonce Scully avec dépit. Mulder lui met la balle sous le nez et lui demande d'en sentir le parfum. «Ça me rappelle un tas de souvenirs avec ma sœur, explique-t-il. On jouait au baseball près d'un vignoble, on partait à vélo à la plage, on mangeait des sandwiches et on revenait uniquement à la maison pour dîner.» C'était des jours heureux, insoucients. Personne ne verrouillait sa porte, il n'y avait pas de modems, de fax ou de téléphones cellulaires. «Si je me servais de ton téléphone cellulaire plus de deux minutes, tu te taperais une crise aiguë de schizophrénie», se moque Scully. («*Mulder, if you had to do without a cell phone for two minutes, you'd lapse into catatonic schizophrenia.*»)

Plus loin, la camionnette du shérif du patelin s'engage dans le champ. Mulder réplique à sa collègue: «Tu ne me connais pas aussi bien que tu le crois, Scully. Le boulot m'oblige à vivre en ville, mais si je voulais me retirer, m'acheter une maison, je m'installerais ici.» En version anglaise, Scully remarque que ce serait comme vivre à Mayberry, la petite communauté rurale et fictive d'une série télévisée familiale des années 1960, *The Andy Griffith Show*. En français, elle a surtout l'air de penser qu'elle finirait par mourir d'ennui dans un pareil endroit. Le shérif vient saluer les agents. C'est un Noir souriant dans la cinquantaine, d'allure tranquille, qui dit s'appeler Andy Taylor. (En version anglaise, Mulder s'étonne de la coïncidence, car c'est le même

nom que portait le personnage joué par Andy Griffith dans sa série.) Taylor les remercie d'être venus. Dans cette petite ville, il travaille seul avec son adjoint et cette situation les dépasse. Il n'y a pas de suspect, d'autant plus que Home compte très peu d'habitants et que tout le monde se connaît. «Est-ce qu'il a des femmes sans enfants qui un moment donné étaient enceintes?», demande Scully. (Elle dit l'inverse en anglais: «*Well, were there any local women who were pregnant and now suddenly aren't?*») Le shérif Taylor répond par la négative.

Mulder lui demande qui habite la résidence délabrée à proximité. Ces gens les observent depuis un bon quart d'heure. Taylor hésite longuement avant de répondre. «Cette baraque appartient aux frères Peacock, des fermiers, répond-il enfin. Trois gamins d'ici... enfin, trois hommes. En tout cas, ils semblent humains. Leurs parents ont eu un grave accident de voiture. On suppose qu'ils sont morts.» Les autorités n'en sont pas certaines, par contre. Les corps n'ont jamais pu être examinés, car les fils les ont ramenés à la maison. «On ne les a pas vus depuis dix ans [les parents], alors on suppose qu'ils sont morts et enterrés.» Quand Scully lui demande s'il les a interrogés, Taylor hésite encore. «Les Peacock ont bâti cette ferme du temps d'Abraham Lincoln (note: donc pendant les années 1860). Elle n'a toujours ni électricité, ni eau courante, ni chauffage. Ils font pousser leur nourriture, ils vivent de leur élevage, des vaches, une dizaine de cochons. Enfin, il n'y a que les bêtes avec qui ils s'entendent.» (La traduction rend très mal la phrase «*They raise and breed their own stock... if you get my meaning*», qui sous-entend qu'ils se reproduisent entre eux.) Les garçons consanguins sont pitoyables et faibles, selon lui. Ils ne comprendraient pas si l'on s'adressait à eux. Il n'y a donc pas moyen de les interroger.

Home est un bled paisible à l'abri des horreurs de l'extérieur, poursuit le shérif. Lui-même ne porte même pas d'arme. Il sait que cette bulle ne résistera pas éternellement au monde extérieur, mais il ne veut pas faire de remous. Il a appelé le bureau du FBI à Pittsburgh et quand il a donné une description de la victime, on l'a tout de suite référé aux deux agents. Mulder pense qu'il serait temps d'examiner le corps.

-4-

Il n'y a pas de morgue à Home. Le corps du bébé a été enroulé dans de vieux chiffons et entreposé dans le réfrigérateur du poste de police, au milieu des condiments et des casse-croûte. Taylor profite de la présence des agents pour leur pré-

senter son jeune collègue, le shérif adjoint Barney. En français, Mulder opte pour un jeu de mots un peu douteux. «Borné?», demande-t-il avant d'être immédiatement corrigé par l'adjoint vexé. En version originale, il demande si son nom de famille est Fife — Barney Fife étant l'adjoint du shérif Andy Taylor dans la ville fictive de Mayberry. Irrité sans doute de se faire souvent poser la question, l'autre répond sur un ton plutôt sec qu'il s'appelle Paster. Taylor indique aux agents qu'il n'y a pas de labo et qu'ils devront examiner le corps dans la salle de bain attenante, une pièce beaucoup trop exigüe au goût de Scully. Le shérif s'en excuse, mais il a d'excellentes raisons de garder le corps loin du regard des curieux. Mulder lui fait remarquer qu'il n'aurait qu'à verrouiller la porte, ce à quoi Taylor rétorque: «Je ne ferme jamais la porte à clé. Ça déclencherait des rumeurs.»

Il laisse les deux agents à leur macabre besogne. Lorsque Scully retire les chiffons, elle pousse une exclamation de surprise en voyant le petit cadavre horriblement déformé. Mulder a l'air choqué, lui aussi. La boue et le sang n'aident pas à discerner les détails, mais même Lennie de **Humbug** paraissait en meilleure santé. «Mulder, on dirait que cet enfant a été affecté par tous les défauts génétiques connus à ce jour et... il faudra que j'ordonne une analyse d'ADN pour pouvoir le prouver, mais... il n'est pas normal. L'abdomen et le torse sont gonflés, syndrome de Neu-Laxova, syndrome de Meckel-Gruber, atrophie des membres supérieurs (du cloaque, en anglais). Je ne sais même pas par où commencer.» Mulder suggère d'éliminer l'hypothèse du meurtre, le bébé n'ayant vraisemblablement pas survécu à ses propres difformités. Scully n'en est pas si sûre. Elle voit des traces d'occlusion dans le nez et la bouche, indiquant que le bébé a inhalé de la poussière ou de la terre.

-5-

Les agents sortent du poste de police. Scully est impressionnée par ce qu'elle a vu. «Imagine tous les rêves que fait une femme pour son enfant et voilà que soudain la nature se retourne contre elle. Moi je me demande vraiment ce qu'on éprouve.» Mulder spéculé — à tort — qu'on ne doit pas éprouver grand-chose quand on jette son bébé à la poubelle. Les agents s'assoient sur un banc. Le soleil est toujours radieux et on entend des enfants jouer à proximité. Scully reconnaît qu'elle faisait sans doute une projection sur elle-même. Mulder est intrigué. Y a-t-il des cas d'anomalies génétiques dans sa famille? Comme elle répond par la négative, il considère le problème réglé: «Eh bien, trouve-toi un Superman

au code-barre [sic] génétique impeccable avec une nette tolérance pour toutes les certitudes et commence à pondre un sous-groupe de Scully.» («*Well, just find yourself a man with a spotless genetic make-up and a really high tolerance for being second-guessed and start pumping out the little Uber-Scullies.*») Scully rigole. Et la famille de Mulder, alors? «Oh, répond-il. À par le besoin de lentilles correctrices et une tendance à se faire enlever par des extraterrestres dans le cadre d'un gigantesque complot gouvernemental, eh bien, ma famille passe le test avec mention.» Il voit que la jeune femme est toujours troublée par l'affaire. «Scully, ce gosse décédé est une tragédie. Ses parents, sûrement des jeunes terrifiés, se sont débarrassés d'un fardeau non désiré.» L'infanticide est affreux, mais ce genre de cas ne relève pas du FBI.

En se basant sur les notions de génétique qu'elle connaît, Scully assure qu'un bébé aussi déformé doit provenir de l'accouplement de personnes fortement handicapées au plan héréditaire. Elle y voit l'effet possible d'une longue histoire d'inceste remontant à plusieurs générations. Elle soupçonne manifestement les Peacock. Mulder lui rappelle que le shérif avait laissé entendre que ces garçons étaient «plutôt handicapés pour aller draguer», raison pour laquelle ils se reproduisent entre eux. L'ennui, c'est que la famille ne comporte présentement aucun membre féminin à leur connaissance. Ils n'ont pas de sœur et leur mère est présumée morte. «Mais s'ils ont l'instinct et un désir incontrôlable [de procréation], ils trouveront le moyen d'arriver à leurs fins», insiste Scully. Il a fallu qu'une femme mette au monde cet enfant et ce pourrait bien avoir été contre son gré. Mulder est obligé de reconnaître que les questions d'enlèvements regardent le FBI.

Puis il lance à sa collègue: «Scully, je crois qu'il y a une mère qui sommeille en toi.» («*I never saw you as a mother before.*»)

-6-

Les agents se sont rendus chez les Peacock. En traversant la cour, ils remarquent la présence d'une Cadillac blanche qui semble en état de marche, contrairement à un autre véhicule sombre dont le capot a été défoncé par le fameux accident, il y a dix ans. Près du porche, la tête d'un cochon récemment décapité repose sur un billot au milieu des mouches. Mulder frappe à la porte. N'obtenant pas de réponse, il s'apprête à entrer quand il est rappelé à l'ordre par Scully: ils n'ont pas de soupçons légitimes (ni de mandat). Mulder sort sa lampe de poche et balaie par

la fenêtre l'intérieur de la maison, délabré et sale. La vaisselle et les vieilles bouteilles s'empilent, les mouches abondent. Une paire de ciseaux est posée dans une flaque de sang, ce qui constitue un prétexte idéal pour entrer et voir de plus près. Les agents sortent leurs armes et commencent à explorer la maison. Scully place les ciseaux dans un sachet en plastique. Au sol, des empreintes de pas sanglantes paraissent correspondre à celles qui ont été relevées dans le champ autour de la tombe. Il y a une pelle aussi, tachée de boue et de sang. «On a assez de pièces à conviction», dit Scully. Mulder est d'accord, mais encore faut-il trouver les frères Peacock. Les agents continuent d'examiner les recoins obscurs de la maison. «On va demander au shérif Taylor de nous faire un mandat pour leur arrestation et un avis de recherche dans tout le pays», dit Mulder. Scully ajoute qu'il faudra dire au Bureau de personnes disparues de rechercher une femme et vérifier le numéro d'identification de la Cadillac. Dans leurs fouilles, les agents n'ont pas remarqué la présence de Mme Peacock (la mère), dissimulée sous un lit, et qui n'a pas perdu un mot de leur échange.

-7-

La nuit est tombée sur Home. Le shérif Taylor est retourné chez lui et parle au téléphone avec Scully: «J'ai rédigé un mandat et j'ai envoyé leur signalement: George Raymond Peacock, approximativement 30 ans, Sherman Nathaniel Peacock, approximativement 26 ans et Edmond Carter [Creighton, en anglais] Peacock, 42 ans.» Dans la chambre de motel, Scully doit se couvrir une oreille pour entendre le shérif, car Mulder fait tout un boucan en frappant impatiemment le poste de télévision qui n'affiche que des images brouillées. Taylor a ordonné à son adjoint de prévenir le Bureau des personnes disparues. Scully lui parle de la Cadillac blanche aperçue sur le terrain des Peacock et qui pourrait appartenir à une victime d'enlèvement. Le shérif n'a pas l'air très impressionné. Selon lui, il est fréquent de voir les gens abandonner leur voiture lorsqu'ils tombent en panne. On se souhaite une bonne nuit. Après avoir raccroché, le shérif s'assoit à son bureau en soupirant. D'un tiroir, il retire une boîte en métal d'où il sort un pistolet chargé. Il examine l'arme un moment puis la remet dans la boîte.

Les frères Peacock sont revenus à la maison. Ils s'affairent à charger des gourdins dans le coffre de la Cadillac. L'un d'eux s'occupe de «faire le plein» de la voiture. On le voit siphonner de l'essence dans le réservoir en l'aspirant avec sa

bouche. Il en recrache d'ailleurs une bonne rasade.

Pendant ce temps-là, Mulder se débat avec l'antenne de sa télé. L'image s'éclaircit brièvement lorsque sa collègue approche, puis se couvre de neige. Scully lui demande s'il souhaite toujours s'installer par ici. «Non, répond-il. Pas si je ne peux pas voir mon match de baseball.» («*Not if I can't get the Knicks game*», dit-il en anglais, les Knicks étant une équipe de basketball.) La remarque que fait Scully sur les «films X» n'apparaît qu'en français; en version originale, elle dit plutôt: tant que ce n'est pas à cause de cette affaire d'infanticide brutal. Quand Scully sort pour regagner sa chambre, Mulder lui lance: «Bonne nuit, m'man.» Elle sourit brièvement avant de constater que la serrure de la porte est brisée. Mulder rétorque qu'on ne verrouille jamais les portes dans le coin. Mais une fois sa collègue partie, il saisit une chaise et va la coincer sous la poignée.

Les frères Peacock ont terminé leurs préparatifs et s'installent tous les trois sur le siège avant de la Cadillac. Edmond, l'aîné, prend le volant puis met la radio en marche. La chanson «Wonderful, Wonderful» de Johnny Mathis se met à jouer.

-8-

Le shérif Taylor est assis tout seul sur le porche de sa demeure. Sa femme vient lui demander ce qu'il fait. «J'ai eu envie de jeter un dernier coup d'œil avant que les choses ne changent», répond-il. Sa femme lui assure que tout sera pareil demain matin. Les Taylor entrent et ferment la porte d'entrée derrière eux sans la verrouiller.

Les frères Peacock sont sur la route. Scully dort. Mulder regarde la télé. L'image n'est pas nette, mais il réussit à capter un documentaire sur des chacals. «Le mâle le plus âgé de la meute s'approche pour s'assurer que la proie a été tuée. L'encerclement de la proie est un signal autorisant les autres...», explique le narrateur. Le shérif Taylor, lui, ne dort pas bien. Il entend arriver la voiture des frères Peacock. Le temps de se lever pour regarder à la fenêtre, il constate que la Cadillac est vide. Le moteur et la radio ont été laissés en marche. Mme Taylor se réveille à son tour. Son mari lui conseille de se cacher sous le lit pendant qu'il va chercher le revolver. Il descend les escaliers, mais sa route est bloquée quand Edmond entre dans la maison. Le shérif remonte à l'étage. Faute de revolver, il s'arme d'un bâton de baseball. Posté derrière une porte de la chambre, il entend des bruits de pas approcher. Cachée sous le lit, Mme Taylor est terrifiée.

Quelqu'un pousse la porte et le shérif assène un coup de bâton à l'intrus. Les frères Peacock doivent être particulièrement résistants parce que le coup porté n'a aucun effet. Bien vite, Taylor est poussé à terre pendant que Sherman et George le tabassent à mort à coups de gourdin. Le meurtre se passe dans l'obscurité, mais la lumière qui filtre de l'extérieur laisse deviner une scène des plus sanglante. Mme Taylor est finalement repérée elle aussi par les frères (à l'odeur!). Les trois brutes lui réservent le même sort qu'à son mari. Leur sale besogne terminée, ils remontent en voiture et s'en vont.

-9-

C'est le shérif adjoint Barney qui a fait la macabre découverte le matin venu. Il a aussitôt alerté les agents du FBI. Ceux-ci viennent le rejoindre devant l'entrée des Taylor. Mulder observe les marques de pneus dans le gazon et suppute qu'il pourrait s'agir d'une Cadillac. Barney est en état de choc. Il s'était rendu chez le shérif pour lui remettre son rapport. «En fait, la Cadillac appartenait à une femme que j'ai appelée à Baltimore. Elle était en panne d'essence et elle l'a abandonnée. J'ai trouvé plusieurs personnes disparues; la liste est là.» Il leur tend un autre document qui leur a été envoyé par un labo fédéral. Il leur dit aussi que les corps du couple Taylor sont toujours dans la résidence.

Les agents entrent. Ils trouvent d'abord le shérif. «Son torse n'est qu'un immense hématome», constate Mulder. «Il y a des morceaux de bois enfoncés dans ce qui reste de son crâne.» Un peu plus loin, il voit le pied de Mme Taylor qui émerge sous le lit défoncé. «C'étaient de vraies bêtes sauvages», conclut Mulder. Scully, qui n'a pas daigné regarder les corps, prend connaissance du document que lui a remis l'adjoint. Elle lance une exclamation de dépit. Les résultats des tests sur l'ADN de l'enfant sont tellement aberrants que le labo a dû se tromper. «Multiples vices de division, chromosomes déplacés, malfaçon de la centromère [sic]...» (Il fallait dire *du centromère*.) Ne s'attendait-elle pas à de pareilles anomalies? «Oui, mais on ne les trouverait jamais toutes dans le même corps. C'est forcément une erreur. Il faudrait que chaque groupe de cellules se divise trois fois de suite avant la métaphase!» Mulder a une idée. Serait-il possible que chacun des frères Peacock soit le père de cet enfant? Il spécule que des générations de relations consanguines auraient pu produire une mutation qui rendrait la chose possible. Scully soulève une objection: pour que cette mutation soit possible, il faudrait que l'ovule aussi se

transforme et donc qu'il provienne d'une femme Peacock.

Mulder voudrait demander des renforts au bureau de Pittsburgh. Scully lui rétorque que ces renforts prendraient toute une journée pour arriver. Pendant ce temps, croit-elle, une femme est peut-être tenue captive dans la maison des Peacock. Il faut aller à son secours tout de suite. (En français, elle suggère bizarrement d'attendre le soir.) «On n'est pas assez nombreux. On risquerait de mettre la victime en danger», soulève Mulder. L'adjoint Barney, qui a tout entendu, entre dans la pièce et propose de les seconder. «On sera trois contre trois. Et ça... Ça nous donnera l'avantage», fait-il d'un ton dur en sortant son revolver. Il quitte la pièce. «Ce petit se prend un peu trop pour Charles Bronson à mon goût», de commenter Mulder. Au tour de Scully d'être soudain frappée par une idée. Pourquoi les Peacock ont-ils assassiné le shérif Taylor? Personne ne les a interrogés au sujet du bébé mort. Ils ne pouvaient pas les avoir entendus parler du mandat d'arrestation puisqu'ils n'étaient pas à la maison. Alors, qui les a informés?

-10-

À la résidence des Peacock, la mère qui est toujours installée sous le lit dit qu'elle a faim. Sherman prend un bout de pain rassis qu'il mâche pour ensuite aller le régurgiter dans le gosier de sa mère. «Allez-y. Je suis prête», dit-elle, une fois rassasiée. Les trois frères se déshabillent au milieu des mouches qui bourdonnent, exposant leur corps horriblement déformé. «Vous êtes superbes, dit la mère. Ils vont venir à présent. On savait que ce jour allait arriver. On savait qu'ils essaieraient de changer les choses. Tout ce qu'on peut faire quand les choses changent, c'est être prêt à les recevoir, être prêt à les recevoir, eux. Faites-leur savoir qu'ici on est chez nous et que ça va rester comme ça.» Sherman se penche vers la mère pendant que ses frères quittent la pièce.

-11-

À l'extérieur, les deux agents et Barney s'approchent avec précaution. En examinant les alentours avec ses jumelles, Scully note la présence de Sherman et déduit que les deux autres ne sont pas loin. Barney enfille sa veste pare-balles en annonçant qu'il attaquera de front. Il est sûr que les frères seront intimidés par son uniforme. Les deux autres pourront les prendre à revers. Scully se demande si ces gilets sont nécessaires. Barney lui assure qu'il a déjà vu les frères Peacock utiliser des mousquets. «Je n'ai pas envie

de me faire dégommer par une antiquité», ajoute-t-il. Mulder et Scully enfilent donc des gilets pare-balles et se dirigent vers la maison. Nous voyons George, le frère aux cheveux longs, entrer chez lui sans remarquer Barney qui se faufile sur le terrain avant. Le shérif adjoint avance prudemment vers l'entrée, l'arme au poing, pendant que Mulder et Scully se mettent en position sans se presser. Ils sont tous en contact radio. «On dirait qu'il n'y a personne à l'intérieur», fait Scully qui jette un coup d'œil à travers ses jumelles. Barney annonce qu'il va entrer. Il monte lentement les marches puis tire sur la porte extérieure. Scully, qui surveille sa progression, remarque un fil qui brille dans le rai de lumière, attaché à la porte intérieure. Elle lance son avertissement, mais trop tard: dès que Barney pousse la porte, le fil actionne une hache qui s'abat sur sa tête.

Scully sort son arme et rejoint Mulder pour l'informer du meurtre de Barney. «Ces frères se comportent comme une meute de bêtes sauvages.» Ne montrant aucun signe de surprise ou d'inquiétude, Mulder récite d'un ton monocorde ce qu'il a appris dans le documentaire de la veille à propos des chacals: «L'ainé va s'assurer que la proie a bien été tuée. L'encercllement de la proie est un signal indiquant qu'il n'y a plus de danger.» À travers les jumelles, Scully voit que les frères Peacock réservent un triste sort au corps de l'adjoint Barney. «Ils ont le comportement et l'instinct des animaux primitifs, continue Mulder. Personne ne les a jamais confrontés à la civilisation, à la technologie et l'information. Ils ont régressé jusqu'à la préhistoire. Ils n'obéissent qu'aux instincts les plus sauvages de la création. Ils voient en nous des envahisseurs venus leur enlever leur seule chance de se reproduire... et ils ont raison.» Scully est persuadée qu'il y a d'autres pièges dans la maison. Il va falloir trouver un moyen de faire sortir les frères de chez eux.

-12-

Les agents se sont faufileés jusqu'à l'enclos des cochons et tentent d'en faire sortir les bêtes. Leurs efforts s'avèrent d'abord infructueux. Mulder se demande si les fermiers ont une formule magique pour faire bouger ces animaux, et Scully lui sort une réplique de *Babe* («Yaah, beeh, meuh!»), un film que son neveu regarde vingt fois par jour. «Et c'est moi qu'on appelle le Martien?», demande sarcastiquement Mulder. Les agents voient Sherman sortir de la maison. Il a les mains pleines de sang et va se les passer sous l'eau en actionnant la pompe. Les cochons sortent enfin de l'enclos et prennent la fuite. Dès

qu'il s'en aperçoit, Sherman va chercher ses deux frères et le trio pourchasse les bêtes pour les ramener dans l'enclos. C'est le moment où jamais. Les agents s'avancent vers la maison. Mulder saisit au passage une planche de bois avec laquelle il pousse la porte arrière. Une longue barre en métal, catapultée par un système invisible, vient s'y loger bruyamment. Comme les frères n'ont rien entendu, les agents entrent et referment la porte.

«Agents fédéraux! Est-ce que vous m'entendez?», crie Scully. Personne ne répond à ses appels. L'obscurité qui règne dans la maison ne facilite pas les recherches malgré la lumière des lampes de poche. Mulder défonce une porte et les agents entrent dans une nouvelle pièce où sont empilés des vieux journaux. «Oh, non!», s'exclame Mulder avec consternation. Il brandit un journal dont la première page annonce le décès d'Elvis Presley à l'âge de 42 ans! Un grincement les attire vers une autre pièce où ils découvrent des photos de la famille Peacock. Scully remarque que les difformités dont est affligée la famille semblent s'accroître avec le temps. De son côté, Mulder remarque que le sol est éraflé près d'un lit. Il découvre en dessous Mme Peacock, ligotée sur une sorte de civière de fortune. Quand les agents la tirent vers eux, elle se met à braire, ordonnant aux agents de sortir de chez elle. Elle a perdu ses deux jambes et son bras droit, sans doute lors de l'accident. Son visage est encore plus déformé que celui de ses fils. Se méprenant sur ses hurlements, Mulder essaie de la calmer — avec beaucoup de nervosité, surtout devant un pareil spectacle — en lui assurant qu'ils sont du FBI et qu'ils viennent la sauver. Scully, elle, comprend à qui ils ont affaire en regardant les photos. La dame sur la civière est plus défigurée que celle qui apparaît sur le cliché, mais c'est certainement à cause de l'accident de voiture dont elle a été victime dix ans plus tôt. «C'est Mme Peacock, c'est leur mère», explique-t-elle. Elle est déjà chez elle, inutile de l'emmener où que ce soit. La vieille femme réussit à s'agripper et à faire glisser sa civière sous le lit. Elle pleure et gémit. Elle ne supporte ni la lumière ni les étrangers.

-13-

L'identité de Mme Peacock semble tétaniser Mulder. Il finit par quitter la pièce, s'inquiétant du fait que les hurlements de la mère aient pu alerter les fils. Scully remarque la consternation de son collègue. «Je vois pas très bien ce qu'on peut faire pour elle, Mulder. Ils ne l'ont pas séquestrée contre son gré. Du moins, je n'ai pas l'impression qu'elle soit prisonnière.» Son collè-

gue est d'accord, et croit même qu'elle est leur complice. L'ennui, c'est qu'ils n'ont aucune preuve. Par la fenêtre, ils aperçoivent les trois frères qui continuent de poursuivre leurs cochons. «Tu sais ce que je crois? demande Scully. Je crois qu'Edmund est le père et aussi le frère des deux autres.» Mulder retrouve son sens de la répartie. «Ce qui veut dire qu'Edmund est en droit de fouetter les deux autres pour avoir touché à ses jouets.» Mais les frères Peacock sont responsables de trois meurtres. Il faut convaincre Mme Peacock d'obliger ses fils à se rendre pour qu'il n'y ait pas d'effusion de sang inutile. Mulder envoie Scully parler à la mère pendant qu'il surveille les fils; il lui recommande aussi de se méfier des pièges installés dans la maison. De fait, la caméra nous montre tout près un pieu actionné par un fil que les agents n'ont pas encore vu.

Dans la chambre, Scully essaie de convaincre Mme Peacock qu'elle a besoin d'assistance médicale. Cette dernière refuse de quitter sa maison pour aller en ville. Scully insiste, elle voit bien que la femme souffre. «Je souffre pas! C't'un truc de famille», ment Mme Peacock — les hurlements qu'elle poussait lors de son accouchement indiquaient le contraire. «Je dois veiller sur les petits. Sans moi, ils risquent de se faire du mal.» Mais qui veille donc sur elle depuis son accident? Mme Peacock explique que son accident lui a coûté son bras droit et son mari. Ses garçons l'ont ramenée à la maison et ont recousu ses plaies à l'ancienne, comme les gens le faisaient pendant la Guerre de Sécession (ou l'Agression du Nord, comme elle le dit en anglais). Ce sont de bons petits garçons. Scully proteste, ils ont tué trois personnes. «Ce qui est certain, rétorque l'infirmière, c'est que vous n'avez pas encore eu d'enfants.» Elle ne peut donc comprendre la fierté et la joie d'avoir des fils prêts à tout pour leur chère maman.

-14-

Les fils en question ont repéré la présence des agents et sont en train de rappliquer pour protéger leur mère. Mulder appelle Scully et tente de bloquer l'entrée en poussant une table contre la porte. Il tire un coup en l'air pour tenter de dissuader Sherman de défoncer la porte. George parvient à se glisser derrière Mulder, mais Scully fait feu sur lui. Mulder se retourne et tire lui aussi. Rien n'y fait: le fils Peacock est un costaud que les balles n'arrêtent pas. Sherman défonce enfin la porte. Les deux frères se jettent sur Mulder. Scully doit se retenir de tirer pour ne pas blesser son partenaire. Quand George se détache de la mêlée, elle n'hésite pas et lui envoie huit balles dans le corps. Manque de pot, ce n'est en-

core pas suffisant. L'homme se relève et continue de tabasser Mulder avec l'aide de son frère. Dans une tentative désespérée, Scully menace les deux monstres en leur disant qu'elle va tuer leur mère. Elle se dirige vers la chambre. Armée d'une massue, Sherman se lance à ses trousses pendant que George continue de taper sur le pauvre Mulder. Celui-ci récupère son arme et l'abat d'une balle définitive. On présume qu'il a visé la tête, car le gorille ne se relève plus. Scully, elle, a plongé dans le couloir, faisant trébucher Sherman. Le monstre chute et se prend les pieds dans le fil, ce qui actionne le pieu qui va s'enfoncer dans son dos. «Où est le troisième frère, Edmund?», demande Mulder.

L'aîné a pris la poudre d'escampette et les agents se rendent compte qu'il a emmené sa mère.

-15-

Les agents ont fouillé partout et n'ont trouvé personne. Scully a passé des coups de fil pour

alerter la police et établir des barrages routiers. «On les aura avec le temps», assure-t-elle. Mulder fait remarquer qu'il y a longtemps que le temps les a rattrapés.

La Cadillac blanche est stationnée au bord d'une route. Mme Peacock a été fourrée sans ménagement dans le coffre de la voiture. Et c'est à l'intérieur de ce coffre qu'elle s'entretient maintenant avec son fils aîné. «Ne pleure pas. Sherman et George étaient des bons petits. On peut en être fiers. Il faut que tu saches une chose, Edmund. On ne peut pas abattre un Peacock. Il en viendra d'autres... un jour, il en viendra d'autres. Il faut qu'on reprenne la route, qu'on fonde une nouvelle famille... une famille dont on pourra être fiers... dans un autre endroit où on se sentira chez nous. Un nouveau foyer, un tout nouveau foyer.» Edmund sort du coffre, mais y laisse sa mère. Il prend le volant et s'engage sur la route. La chanson «Wonderful, Wonderful» joue encore à la radio.

## Un retour fort remarqué

**Home** compte encore aujourd'hui parmi les épisodes les plus litigieux des neuf saisons des *X-Files*. Pareille juxtaposition de l'horreur la plus abjecte et d'un humour souvent incongru n'est pas faite pour plaire à tous. Même chez les fans les plus inconditionnels, les avis restent partagés depuis le début. Pour certains, ce scénario absurde où des dégénérés se reproduisent entre eux et régressent jusqu'à un état primitif de brutes sanguinaires représente un des pires dérapages de la série. D'autres préfèrent prendre cette histoire comme une sorte de parabole de second degré, un hymne complètement tordu à l'instinct de procréation, n'hésitant pas à établir un rapprochement entre **Home** et certains épisodes de Darin Morgan comme **Humbug**.

Chose certaine, après trois années bien remplies, en se montrant souvent audacieuse par le choix de ses thèmes et prête à faire reculer les limites établies de ce qui était «acceptable» à la télévision, la série de Chris Carter montre ici, une fois de plus, qu'elle demeure capable de semer l'émoi dans les chaumières. Il faut dire que la conjoncture sourit alors au père des *X-Files*, car il vient de récupérer dans sa troupe Glen Morgan et James Wong. Ces scénaristes vedettes des deux premières saisons (**Ice**, **Beyond the Sea**, **Tooms**, **Die Hand Die Verletzt** et plusieurs autres) sont aussi connus pour avoir fortement influencé la mythologie de la série en introduisant certains personnages clés comme Walter Skinner et les Lone Gunmen. Les deux auteurs avaient dû faire leurs adieux à Mulder et Scully en milieu de deuxième saison pour poursuivre leur propre voie. Le réseau Fox les avait en effet engagés pour produire de nouvelles séries télévisées. Forts de leur expérience dans l'équipe de Carter, Morgan et Wong s'étaient engagés dans un projet de science-fiction qui leur tenait à cœur. Ce fut *Space: Above and Beyond* qui mettait en scène des cadets de l'espace luttant contre une menace extraterrestre et des intelligences artificielles. Tout en s'efforçant d'accorder suffisamment d'importance aux relations interpersonnelles des personnages, cette nouvelle série s'appuyait de façon insistante sur les grandes vertus militaires (honneur, sens du devoir, discipline, courage) dans un contexte de guerre futuriste. Redevable jusqu'à un certain point à l'univers de *Star Trek*, elle préfigurait également par certains aspects — et en beaucoup moins réussi — ce qu'accomplira avec des thèmes similaires la magistrale série *Battlestar Galactica* (le remake), près de dix ans plus tard. À plus court

terme, malheureusement, c'est surtout avec le *Starship Troopers* de Paul Verhoeven (1997) que le parallèle allait devoir s'établir.

Diffusée au cours de l'année 1995-1996, *Space: Above and Beyond* défrichait un genre, la SF militariste, mais n'en possédait sans doute pas les moyens techniques. Peut-être que les personnages, les situations et les intrigues étaient aussi trop directement empruntés aux clichés des films de guerre héroïques du modèle courant. Toujours est-il que le public n'accourut pas au rendez-vous en nombre suffisant. La Fox décida de retirer *Space* après une seule année en ondes. Extrêmement frustrés par cette expérience, Morgan et Wong accuseront le réseau de ne pas avoir donné sa chance à leur série. Ils concluront d'ailleurs leur dernier épisode en faisant mourir une bonne partie de leurs personnages principaux.

À l'été 1996, au moment où Morgan et Wong rentrent au bercail, *The X-Files* vient de connaître sa meilleure saison et vogue au sommet de sa gloire. Un seul risque guette Carter, celui de s'installer dans la routine. Sur ce plan, il arrive à un moment décisif. Si, après une progression continue dans la qualité et l'étendue de son auditoire, sa série se contente d'arpenter les sentiers battus sans se renouveler, elle décevra les attentes du public et amorcera son déclin. Le défi est énorme, car la troisième saison, dominée par la personnalité de Darin Morgan, a placé la barre très haut. Dans un tel contexte, le retour en force de Glen, frère de Darin, et de son équipier James Wong, ne peut paraître que de bon augure. Les deux scénaristes vedettes ont fait plus que leurs preuves. Leur imagination débridée, parfois excessive, ne pourra sans doute que faire du bien à la série. Rétrospectivement, on peut dire que Carter a gagné son pari. La quatrième saison confirmera de façon convaincante la popularité et l'importance médiatique des *X-Files* à travers le monde. Aux États-Unis seulement, l'audience s'accroîtra de 12 %, malgré un changement de créneau horaire du vendredi au dimanche soir. Et même si la première saison de *Millennium*, lancée en grandes pompes à l'automne 1996, apportera quelque déception au public autant qu'à la Fox, Carter continuera de garder le vent dans les voiles avec sa série fétiche. Ne projette-t-il pas déjà de porter Mulder et Scully au grand écran?

Pour leur premier scénario de la quatrième saison, Morgan et Wong entendent bien se surpasser dans un registre très précis, celui de

l'horreur, et sans aucun doute comptent-ils y franchir de nouvelles limites. Des années plus tard, les deux auteurs déclareront candidement ne pas avoir prévu l'ampleur de la controverse qui se déclenchera dès la remise de leur scénario. («*Everybody freaked out*», dira Wong.) Leur texte n'a pourtant rien d'anodin. Il accumule les assauts contre les normes qu'une censure relativement puritaine à l'époque s'était donné pour protéger la vertu de son public. Aux yeux de la Fox, cette histoire de peur est apparue avant tout immorale et on ne s'est pas gêné pour le faire savoir aux auteurs. Le bébé monstrueux fabriqué par Toby Landala en particulier suscitait des hauts cris. La quantité acceptable de sang et autres fluides corporels qu'on peut étaler à l'écran dans un espace de 45 minutes donna également lieu à des discussions. On sait que certaines scènes ont été coupées au montage, mais il ne s'agit pas nécessairement de l'intervention des censeurs. L'une d'entre elles, si elle avait été conservée, aurait fait hurler de joie les *shippers*; elle montrait Mulder et Scully se pressant l'un contre l'autre, de façon quelque peu équivoque, dans la petite salle de bain où ils devaient examiner le cadavre du bébé.

Si *The X-Files* n'avait pas été une série vedette déjà bien consacrée, ou si Morgan et Wong avaient tenté d'écrire une histoire semblable pour *Space*, il n'est pas certain que le réseau l'aurait laissée passer. **Home** sera néanmoins diffusé, mais assorti d'une mise en garde officielle («*Due to some graphic and mature content, parental discretion is advised*»), que presque toutes les séries américaines d'aujourd'hui affichent de façon convenue, mais qui restait encore assez exceptionnelle à l'époque.

Malgré la noirceur et la brutalité de plusieurs scènes, Morgan et Wong ont épilé leur scénario de suffisamment de touches d'humour pour relâcher la tension. C'est principalement Mulder que l'on charge de faire sourire par ses attitudes ou ses répliques. On peut trouver discutables, voire incongrues, quelques-unes de ses interventions, comme l'allusion à la mort d'Elvis durant la fouille de la maison Peacock, ou encore sa longue et obsessionnelle contemplation d'une balle de baseball, au début de l'épisode, dans un champ boueux où l'on vient de déterrer le cadavre d'un bébé monstrueux. Mais les scénaristes se rachètent ailleurs, notamment dans l'impayable séquence où les agents tentent de faire sortir des porcs de leur enclos: un morceau d'anthologie. Les déplacements de la famille Peacock à bord de leur vieille Cadillac blanche, avec leur radio à tue-tête qui crache toujours la même chanson (bonjour, la discrétion!), valent aussi le détour. Sans parler

du coup de la mère rangée sous le lit! Dans ce dernier cas, on raconte que Morgan et Wong se seraient inspirés d'une anecdote racontée par Charlie Chaplin dans son autobiographie, celle d'une famille britannique dont le fils, sévèrement amputé, vivait ainsi, dissimulé sous un lit. Les références d'une ironie manifeste à l'émission très familiale, *The Andy Griffith Show*, sont attribuables aux scénaristes, de même que le nom de Peacock, choisi «en l'honneur» d'une famille qui aurait apparemment vécu à côté des grands-parents de Glen Morgan... Le nom Peacock (paon) tombe à pic. Quoi de mieux pour décrire les membres d'une famille que l'immense fierté pousse à se reproduire entre eux, et exclusivement entre eux?

À la direction de l'épisode, Kim Manners montre une fois de plus qu'il maîtrise bien le langage de l'horreur, mais aussi qu'il peut s'adapter aux intrusions de l'humour lorsqu'elles se présentent. Après tout, il s'était déjà adonné au mélange des genres avec un autre scénario de Morgan et Wong, **Die Hand die Verletzt** en deuxième saison. Les deux comédiens vedettes de la série diront avoir adoré l'épisode, surtout après avoir vu le résultat. Duchovny avouera cependant ne pas l'avoir vraiment compris de quoi il retournait à la lecture du scénario, ni même pendant le tournage...

Les visages cruellement déformés de chacun des membres de la famille Peacock passent pour une des grandes réussites de Toby Landala, même si le spécialiste des effets spéciaux minimise humblement son apport («*just a bunch of masks*»). Les trois comédiens qui jouent les frères sont trop maquillés pour que soit décelable la moindre expression dramatique. Leurs gestes et leurs comportements, empruntés manifestement à une certaine représentation stéréotypée de la brute simiesque, ne laissent filtrer non plus aucun signe de subtilité. Ce n'était manifestement pas le but non plus. Aucun des trois acteurs ne semble avoir connu de longue carrière dramatique par la suite, quoique l'un d'eux (Adrian Hughes) ait apparemment connu des ennuis avec la justice pour une affaire d'agression sexuelle... Une certaine presse à potins véhiculera d'ailleurs que l'individu en question aurait eu une liaison avec Gillian Anderson qui, à l'époque, s'était déjà séparée de son mari Clyde Klotz. Hughes niera cette histoire, malgré une allégation de sa propre mère affirmant que le «couple» avait passé les vacances de Noël ensemble. Anderson pour sa part, échaudée par quelques expériences malheureuses de confidences publiques, refusera de confirmer (ou d'infirmier) quoi que ce soit.

Tucker Smallwood est le plus connu des membres de la distribution. Adopté par Morgan et Wong dans leur série *Space: Above and Beyond*, il est devenu un de leurs acteurs fétiches. C'est pour lui qu'a été écrit le rôle d'Andy Taylor, un homme sympathique et pacifique, mais tourmenté par le fait qu'il rompt une sorte de pacte implicite avec la famille Peacock en lançant un mandat d'arrêt contre les fils. À partir de là, Taylor comprend que rien ne sera plus comme avant. Il n'en laisse rien paraître aux agents, et ne fait qu'en glisser un mot à sa femme, mais il a fait un choix, celui d'accomplir son devoir (même s'il a quelque peu hésité au début). Et il s'apprête à en subir les conséquences. La courte scène où on le voit sortir, puis ranger, son revolver, montre qu'il reste quand même attaché au bon vieux mode de vie paisible du village où personne (sauf Mulder et Scully) ne songe à verrouiller sa porte. La première scène que Smallwood a tournée pour l'épisode, le meurtre extrêmement violent dont Taylor est la victime, s'avérera pour lui une expérience des plus intenses... et des plus éreintante!

Même si Smallwood est excellent en shérif Taylor, le rôle ne donne sans doute pas la pleine mesure de ses talents. Il est dommage qu'il ne soit pas revenu par la suite dans *The X-Files*, mais il volera la vedette dans un épisode de la deuxième saison de *Millennium*, «Goodbye Charlie», coproduit (notamment) par Morgan et Wong.

Moins connu que Smallwood à l'époque, Sebastian Spence (Barney) connaîtra rapidement une fort brillante carrière dans les séries télévisées (*Fast Track*, *First Wave* et plusieurs autres). Il en est de même de Judith Maxie (Mrs Taylor) qui jouera également dans pas moins de six épisodes de *Millennium*. Méconnaissable grâce au travail de Toby Landala, Karin (ou Karen) Konoval a déjà été Zelma dans **Clyde Bruckman's Final Repose**; elle fera aussi trois épisodes de *Millennium*. Enfin, signalons que trois des jeunes garçons qui incarnent des joueurs de baseball au début de l'épisode, Lachlan Murdoch, Neil Denis et Douglas Smith, deviendront des comédiens chevronnés à la télévision.

Selon les sources consultées, le chanteur qui accompagne si bien les allées et venues des Peacock dans leur Cadillac, est identifié tantôt comme Johnny Mathis lui-même, tantôt comme Kenny James. Une autre version prétend que c'est le producteur David Nutter qui aurait été approché pour chanter «Wonderful, Wonderful», mais qu'un autre producteur, Paul Rabwin, aurait im-

posé à sa place un imitateur (anonyme) de Mathis.

Pour la petite histoire, mentionnons que la maison des Peacock, quelque peu modifiée, a d'abord été celle de Harry Cockely dans l'épisode **Aubrey**. Quant à la vieille Cadillac (de 1958 tout de même), il s'agit d'une restauration hâtive et très incomplète d'une carcasse découverte sur une ferme près de Vancouver. Kim Manners se souviendra plus tard avoir vu une lettre de la compagnie Cadillac (filiale de General Motors) remerciant *The X-Files* d'avoir montré un de ses produits à la télé.

### Un hymne à la vie?

Si l'on parvient à surmonter la répugnance que provoque **Home**, on peut arriver à en apprécier l'intention ironique des auteurs de souligner certaines vérités existentielles. La puissance de l'instinct de procréation, par exemple, chez des êtres que rien ne devrait même inciter à songer à la chose, occupe une place centrale dans l'épisode. Elle semble expliquer aussi bien la prolifération que le comportement des monstres, et apporte la seule justification plausible à une orgie d'inceste et de meurtres qui n'aurait aucun sens autrement. À cet égard, certains ont pu voir en **Home** une sorte d'hymne, plutôt tordu reconnaissons-le, à la vie et à sa reproduction.

Cet hymne commence cependant assez mal, lorsque le dernier fruit des ébats vitaux de la famille est enterré encore vivant, juste après sa naissance. Bien sûr, la créature mise au monde par l'insatiable Mme Peacock présente à l'autopsie un compendium de toutes les maladies génétiques connues. Est-ce pour cela que les funérailles de ce dernier-né auront été aussi expéditives? Possible. On se demande néanmoins avec quelle expertise médicale les trois frères et leur mère sont arrivés si vite (et dans l'obscurité!) à cette grave conclusion sur la non-viabilité du bébé. Après tout, aussi difforme soit-il, il a quand même survécu à sa gestation et à sa naissance. Dans une famille où le seuil de tolérance envers la monstruosité paraît infiniment plus élevé que la moyenne, on se demande bien pourquoi l'élan vital de procréation qui anime tous ces malheureux ne les incite pas à accorder au rejeton au moins une petite chance de plus de faire ses preuves. On flairer ici une contradiction logique dans le scénario entre les motivations instinctives des Peacock et leur infanticide expéditif. Mais c'était sans doute une question de force majeure. Sans ce crime, il n'y aurait pas eu de cadavre, ni forcément d'enquête, et donc l'épisode n'aurait pas eu lieu.

Sur le plan génétique, les spéculations de Mulder, autant que celles de Scully, ne méritent guère qu'on s'y attarde. En d'autres mots, c'est un peu n'importe quoi. Morgan et Wong ont l'habitude de créer des monstres en se reposant sur le mot magique de «mutation». Mais cette fois-ci, ils y vont un peu fort. Pour tenter d'expliquer l'empilage d'autant de maladies génétiques dans un seul bébé, Scully lance de façon tout à fait gratuite: «Il faudrait que chaque groupe de cellules se divise trois fois de suite avant la métaphase!» Bien sûr, les frères Peacock sont trois. Aussi Mulder ajoute-t-il son grain de sel: et si chacun des frères Peacock était le père de cet enfant? Des générations de relations consanguines auraient pu produire une pareille mutation, ajoute-t-il. Loin de jouer la scientifique sceptique, Scully en remet: pour que cette mutation soit possible, il faudrait que l'ovule aussi ait muté. Ouais.

Donc les Peacock se reproduisent entre eux de génération en génération. On parle ici d'inceste et de consanguinité systématiques dans une famille souche et donc, d'absence de sang neuf depuis la Guerre de Sécession, soit moins d'un siècle et demi. L'accumulation de maladies génétiques qui en résulte est si considérable qu'on doit se demander combien de nouveaux nés ont été déclarés non viables sur le lot et comment il se fait que les survivants, aussi bien mâles que femelles, aient été capables de procréer. Peu importe, ils continuent. Quoique... si Edmund a bel et bien engendré ses deux «frères» avec sa mère, quel âge peut avoir Mrs Peacock? Dernière femelle de l'espèce, elle n'en a sûrement pas pour très longtemps à livrer de la progéniture. Si bien que la fin de l'épisode n'est pas si inquiétante que ça. S'ils persistent à tout faire en famille, les Peacock vont finir par s'éteindre assez tôt. C'est un peu dommage, car Morgan et Wong ont envisagé un temps, sérieusement, de les récupérer dans un épisode de *Millennium*.

Il faut quand même souligner que la supposition de Scully concernant la paternité d'Edmund (42 ans) est tout à fait gratuite. Au moment de la naissance de George (30 ans) et Sherman (26 ans), le père Peacock était encore en vie. L'accident qui lui a coûté la vie dix ans avant les événements de l'épisode ne change rien à l'arithmétique.

Un des aspects troublants du thème de l'hymne à la vie, dans **Home**, est qu'il met en cause directement et sans trop de diplomatie le droit des «monstres» à se reproduire. La question est posée de façon perverse: après avoir joué entre eux pendant un siècle et demi sans faire de mal

à personne, les Peacock se muent soudain en brutes d'une violence inouïe. Voilà ce qu'on finit par récolter, semble dire le scénario, si on laisse ces gens-là se reproduire. Le spectre des campagnes nazies de stérilisation puis d'élimination des malades mentaux et d'autres handicapés, pour protéger la «race», finit par pointer le bout du nez. Morgan et Wong seraient-ils partisans de l'eugénisme? C'est en tout cas vers ce genre de «solution» que devraient logiquement conduire les aventures de la famille Peacock.

Tout aussi insidieux peut-être est l'échange inattendu auquel donne lieu le thème de la procréation entre Mulder et Scully. Il y a là encore là quelque chose d'ironique que ce soit dans un épisode où l'idée de famille est traitée de façon aussi grotesque et caricaturale que l'on décide d'introduire — de façon tout à fait forcée d'ailleurs — la possibilité d'une aspiration de Scully à la maternité. Jusqu'ici dans la série, rien n'a laissé soupçonner que la belle Dana soit attirée d'une quelconque façon par le projet d'avoir un enfant. Sauf dans le cas très précis du petit Kevin Kryder (**Revelations**), où elle se met carrément et très provisoirement au service d'un nouveau Messie, ses relations avec les enfants ont été plutôt froides et distantes jusqu'à présent. Qu'on se souvienne notamment du fameux dîner d'anniversaire de son neveu dans **The Jersey Devil**, en première saison. Le sujet de la fondation d'une famille n'est pas non plus souvent venu sur le tapis dans ses conversations avec son partenaire. Pour le spectateur qui a suivi la série depuis le début, Mulder et Scully ont plutôt l'air de deux personnes entièrement absorbées par leur boulot, attachées l'un à l'autre certes, mais peu enclines à ajouter à leur vie un conjoint stable et une marmaille à retrouver chaque soir, après avoir toute la journée poursuivi de petits hommes gris et mis au jour de nouveaux pans d'une vaste conspiration gouvernementale.

Avec ses horreurs liées à l'inceste, à l'infanticide et à l'angoisse des maladies génétiques, l'histoire des Peacock possède toutes les caractéristiques nécessaires pour dégoûter n'importe qui de fonder une famille. Drôle de moment pour lancer Scully sur cette voie. Et comme pour enfoncer le clou, Mulder lui accorde tout aussitôt sa bénédiction. «*I never saw you as a mother before.*» La remarque qu'il lui adresse avant de partir explorer pour la première fois l'ancre des Peacock veut dire à peu près ce qu'on lui fait dire en français: jamais jusque-là Mulder n'avait pu soupçonner qu'il pouvait sommeiller une mère en elle. Nous non plus. Si au moins, les scénaristes avaient eu des plans pour poursuivre ce thème dans les épi-

sodes suivants, on aurait pu leur pardonner cette attaque soudaine et saugrenue d'instinct maternel dans un contexte aussi peu propice. Mais ce n'est pas du tout le cas. Le reste de la quatrième saison va rester muet sur la question. Il faudra attendre en sixième saison pour que soit tiré quelque chose de cet instinct de mère qui som-

meille en Scully (**Christmas Carol, Emily**). Le reste du temps, ledit instinct se sera complètement rendormi.

---

Novembre 2010, v.1